Arnault, Antoine Vincent
La rançon de Duguesclin

La rançon de Duguesclin,
ou les mœurs du 14e siècle.
C. 3 v.
1814

LA RANÇON
DE DUGUESCLIN,
OU
LES MOEURS DU XIVe SIÈCLE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Notandi sunt tibi mores.
HORAT.

A PARIS,

Chez FIRMIN DIDOT, Imprimeur de l'Instiut, Libraire, rue Jacob, n° 24.
PILLET, Imprimeur-Libraire, rue Christine.

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1814.


NOV 9 1967
OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage, annoncé avec faveur, n'a pas été accueilli avec indulgence : est-il aussi bon qu'on le disait ? est-il aussi mauvais qu'on le dit ? c'est ce que le lecteur va décider. Le parterre, qui n'est pas le public, aime assez à casser les opinions faites par des particuliers, qui sont encore moins le public que lui. Mais n'est-il pas aussi sujet à tomber dans un excès de rigueur, que les amis de l'auteur à tomber dans un excès d'indulgence ? Dans les querelles littéraires sur-tout, la raison se trouve presque toujours entre les deux opinions.

Cette opinion mitoyenne, qui devient celle du public, ne se forme qu'à la longue, soit par une série de représentations, soit par la lecture.

De ces deux ressources, l'auteur, malgré la bonne volonté des acteurs, a cru devoir préférer la seconde. Eût-il été mieux écouté, mieux entendu, mieux jugé à une seconde représentation, donnée au milieu de préventions si défavorables ? C'est à la lecture à rappeler l'ouvrage sur la scène s'il n'en est pas indigne.

On a fait à l'auteur le reproche d'avoir rabaissé un de nos plus grands hommes, en le montrant sous des rapports familiers. Tous les héros ne gagneraient

pas à être représentés ainsi, mais il en est qui n'ont pas besoin d'échasses pour paraître grands, et qu'on peut faire descendre au niveau des autres hommes sans les rapetisser : ils sont tellement supérieurs au vulgaire, que leurs actions comme leurs pensées conservent toujours le caractère de l'héroïsme, dans quelque situation qu'ils se trouvent, sous quelques formes qu'ils s'expriment.

Les héros qui gagnent à nous laisser pénétrer dans leur familiarité, sont ceux qui, à la grandeur d'ame, joignent l'originalité d'esprit et la bonté de cœur. Leur esprit prêtant à leurs sentiments des expressions particulières, leur compose une physionomie qui plaît davantage peut-être que ces traits généraux par lesquels tous les grands hommes se ressemblent. Un héros peint sous cet aspect ne perd rien en grandeur, et gagne en amabilité : pour rire de ses saillies, on n'en admire pas moins ses sentiments. Henri IV est tout aussi roi dans la cabane de Michaut que sous les lambris du Louvre, quoiqu'il y soit comique.

Ces observations sont applicables à Duguesclin. Il a aussi sa physionomie, que la tragédie ne peut pas lui conserver, et que la comédie peut reproduire en le saisissant dans une de ces circonstances si communes dans sa vie, où le plaisant et l'héroïque se trouvent naturellement alliés.

Le trait que l'auteur a choisi nous semble réunir ces deux conditions. L'impossibilité où Duguesclin

se trouve de se racheter, par une suite de la libéralité avec laquelle il a employé à racheter ses amis le prix de sa propre rançon ; l'embarras où le jettent les conséquences de cette généreuse imprévoyance, quand, lié par sa parole d'honneur, il se voit dans l'impossibilité de défendre son propre château où l'ennemi l'assiége, sont les situations les plus propres à faire ressortir ce mélange de courage et de bonté, de fierté et de bonhommie, de ruse et de loyauté, de franchise et d'ironie, qui forment le caractère du *bon Connétable.*

Tous les faits représentés ou rappelés dans ce drame sont historiques, l'on n'a fait qu'inventer le cadre qui les réunit.

Quant aux mœurs, ce sont celles de l'époque, reproduites avec une fidélité scrupuleuse. Cette fidélité n'a-t-elle pas même été portée trop loin ? pour le succès du jour, oui ; pour le succès durable, c'est ce qui reste à décider. Remarquons en attendant que ce ne sont pas celles de ces mœurs qui sont tombées en désuétude, telles que ces habitudes guerrières dans un ecclésiastique, qui ont été mal accueillies, mais bien celles dont nous conservons encore des restes, telles que les préjugés de la dame Duguesclin. La cause de cette différence dans les effets est assez piquante à rechercher, et peu difficile à trouver. A mesure que les lumières se sont accrues et répandues, le nombre des esprits supersti-

tieux a diminué, et les superstitions sont devenues d'autant plus ridicules qu'elles ont semblé n'être plus le partage que des petites gens et des petits esprits. La belle Tiphaine n'a donc pas été jugée d'après les idées de son siècle, mais d'après les idées du nôtre, dans lequel ce qui était l'indice d'un génie supérieur en 1366, n'est plus que la preuve de l'ignorance et de la crédulité. La croyance et la pratique de l'astrologie judiciaire avaient pourtant valu à cette noble dame le surnom de *Fée;* elle était d'ailleurs par ses vertus et sa grandeur d'ame digne de son noble époux, avec lequel elle rivalisait de générosité. On a voulu la peindre ressemblante : les petites défectuosités même rendent les portraits de famille plus reconnaissables.

Un journaliste a trouvé quelque conformité entre ce personnage et celui de M. *Crédule :* l'auteur conçoit la possibilité du fait, quoiqu'il n'ait ni vu, ni lu M. *Crédule.* Moins malheureux sous ce rapport que les journalistes, les auteurs ne sont pas obligés de tout connaître.

Cette discussion, et plus encore la lecture de la comédie qu'elle précède, prouveront sans doute que l'auteur est bien éloigné, comme il en a été accusé, d'avoir voulu confondre les genres; que ce drame n'est pas, ainsi que quelques personnes semblent l'insinuer, une tragédie anglaise ou allemande, mais une simple comédie, conforme à toutes les règles du

théâtre français, soit sous le rapport de l'unité, soit sous celui du ton qui nous semble également exempt de recherche et de négligence, de bassesse et d'enflure; mais cela ne constitue pas seul le style comique: Molière ne se borne pas à être naturel, il est surtout plaisant.

Au reste, si l'auteur de cet essai est coupable envers le goût, les amis du goût ne doivent pas s'en alarmer, le triomphe du novateur est loin d'être complet; l'audace avec laquelle il attaque le temple est bien timide, en comparaison du zèle que tant de bons chrétiens mettent à le défendre. La majorité des journaux, nous devons le reconnaître, n'est pas complice de cette *croisade;* mais on supplée par la multiplicité des moyens à la défection des puissances: on n'en néglige aucun pour ramener l'hérétique à des opinions orthodoxes, et des lettres *anonymes* même l'invitent à réfléchir sur le péril où se trouve son esprit; c'est porter la charité bien loin. Avouons pourtant que ces lettres, où les injures ne sont pas épargnées, sont des modèles de bienséance et de modération, en comparaison de certains articles imprimés et signés.

Personnages.		Acteurs, MM.
BERTRAND DUGUESCLIN.		Talma.
L'abbé de MALESMIN.		Michot.
JEAN HONGAR, chevalier breton.		Saint-Fal.
JEAN FELTON.	capitaines anglais.	Michelot.
HUC DE CAURELAI.	capitaines anglais.	Baptiste ainé.
BREMBRO.	capitaines anglais.	Baudrier.
PLÉBI.	capitaines anglais.	Firmin.
GREVAQUES.	capitaines anglais.	Dumilatre.
ISSACAR, aubergiste et usurier juif.		Baptiste cadet.
JEAN BIGOT, écuyer de Duguesclin.		Cartigny.
Un Hérault aux armes de France.		Valmore.
Un Hérault aux armes d'Angleterre.		Desmousseaux.
TIPHAINE RAGUENELLE, femme de Duguesclin.		Mlle Georges.
CLÉMENCE, sa nièce.		Mlle Mars.
Soldats Anglais.		
Soldats Bretons.		

La scène est au premier acte dans une auberge, et aux deux derniers, à la Roche d'Aisieu, château de Duguesclin.

LA RANÇON DE DUGUESCLIN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISSACAR, *seul d'abord; il est assis près d'une table, et occupé à faire des comptes.*

Allons, maître Issacar, cela ne va pas mal.
Sans me donner beaucoup de peine
J'aurai, ma foi, dans la quinzaine
Presque doublé mon capital.
Fidèle observateur de la loi de Moïse,
Je ne fais toutefois que ce qu'elle autorise:
Aussi Dieu bénit-il le travail de mes mains,
Et m'a-t-il fait trouver fortune
Jusques dans les malheurs qu'il prodigue aux humains...
Pour leurs péchés... La guerre en nos temps si commune,
Pour moi loin d'avoir des dangers,
Remplit ma maison d'étrangers,
Qui, le verre à la main, oubliant leur rancune,

Stipulent entre deux chansons
Des enrôlements, des rançons,
Des congés... Je fournis et le vin et les fonds,
Et fais deux récoltes pour une.
Car chacun me trouve au besoin,
Et je joue ici plus d'un rôle.
Non content de tenir mon auberge avec soin,
Je prête à tous, sur tout, excepté sur parole,
Même celle de Duguesclin.
Non pas que le plus grand de tous les capitaines
A manquer de foi soit enclin;
Mais tout homme est mortel, et si tous ses domaines
Ne valaient pas cent fois quinze mille écus d'or,
Que je lui procurai pour se tirer des chaînes,
Et quinze mille écus qu'il me demande encor,
De mes recouvrements qui pourrait me répondre?
Autant vaudrait prêter sur les brouillards de Londre,
Ou sur le billet d'un gascon.
Mais n'en est-ce pas un que ce milord Felton,
Qui deux fois par Guesclin fait prisonnier de guerre,
M'a deux fois emprunté le prix de sa rançon,
Prix qu'à me rendre il ne se presse guère?
J'ai fait là, je le crains, une assez sotte affaire.....
Il serait pourtant un moyen
De s'en tirer sans perdre rien,
Et même en y gagnant. La fortune inconstante,
Qui des plus valeureux trahit souvent l'attente,
Fit tomber au pouvoir de mon noble aigrefin
Un des meilleurs amis de ce bon Duguesclin.
En place de ma double somme
Si je demandais ce brave homme
Que mon loyal Breton bientôt racheterait,

Serait-ce donc si mal suivre mon intérêt?
A quatre individus, oui, c'est rendre service.
Sans plus longue réflexion
N'hésitons pas à faire une bonne action,
Où je trouve mon bénéfice.
Voici mon débiteur qui vient fort à propos.
(A Felton qui entre).
De vos bontés, milord, permettez-moi d'attendre
Un mot....

FELTON.

Pour le moment laissez-nous en repos;
Maître Issacar, tantôt je pourrai vous entendre.
(Issacar sort. Caurelai entre.)

SCÈNE II.

CAURELAI, FELTON.

FELTON.

Eh bien, quelle nouvelle apportez-vous du camp?

CAURELAI.

Si j'en crois l'apparence, un traité va se faire;
Mais ce traité, Felton, s'il faut vous parler franc,
A nous autres Anglais ne fait pas notre affaire.

FELTON.

Avec vous j'en tombe d'accord,
Et j'unis mes regrets aux vôtres.
Le comte de Blois, par sa mort,
N'accommode, en cédant la Bretagne à Monfort,
Ni ses intérêts, ni les nôtres.

CAURELAI.

Maudit jour pour les ferailleurs!
De ces lieux la paix nous exile.

Mais après tout, le monde est-il donc si tranquille
Qu'on ne puisse aujourd'hui trouver fortune ailleurs.

FELTON.

A suivre ce parti mon ame est résignée,
Caurelai; mais avant que la paix soit signée,
Ne pourrions-nous en ce canton,
Où Guesclin commandait naguère,
Par quelque tour de vieille guerre,
Nous venger de tous ceux que nous fit ce Breton?

CAURELAI.

Que dites-vous, Felton? Ce brave capitaine
Ne serait-il plus prisonnier?

FELTON.

Au contraire; et s'il sort jamais, c'est le dernier
Dont Chandos brisera la chaîne.
Profitons, croyez-moi, de sa captivité.
J'ai sur le cœur plus d'un outrage:
Unissez-vous à moi.

CAURELAI.

Souscrirai-je au traité
Sans savoir à quoi je m'engage?

FELTON.

A rien, qu'à partager, si le cœur vous en dit,
Le profit de cette entreprise.

CAURELAI.

Elle me convient peu, pardonnez ma franchise,
Si je n'y trouve autant d'honneur que de profit.

FELTON.

Celui-là me rendrait service
Qui toujours me garantirait
La moitié d'un tel bénéfice.

CAURELAI.

Quant à moi, c'est suivant celle qu'on m'offrirait.

FELTON.

La fortune vous est offerte,
Et vous hésiteriez ?

CAURELAI.

Je le sens, c'est un tort :
Mais dans ce que je fais, je veux voir clair d'abord.

FELTON.

Eh bien donc, de nos gens écoutez le rapport ;
Ils viennent de la découverte.

SCÈNE III.

BREMBRO, CAURELAI, FELTON, PLÉBI, GREVAQUES, *ces trois derniers sous differents déguisements.*

FELTON.

Quoi de nouveau, Plébi ?

PLÉBI, *déguisé en charbonnier.*

Sous ce déguisement,
Le charbon sur l'épaule, et même sur la face,
Tout à l'aise, milord, j'ai visité la place.
Ou je me trompe étrangement,
Ou, dans ces murs, au coup qui les menace
On ne s'attend aucunement.
J'ai vu par quels endroits le fort est accessible.
Malgré ses tours, malgré ses fossés remplis d'eau,
Malgré ses boulevards, je crois qu'il est possible
De déjeûner demain dans ce noble château....

GREVAQUES, *en vivandier.*

D'y souper dès ce soir, et si c'est votre envie,

Mes amis, de vous y coucher.
En vain la garnison prétendrait l'empêcher,
Sa volonté d'effet ne sera pas suivie.
J'en ai fait la revue : officiers et soldats
Ont goûté de mon eau-de-vie.
Vrais Bretons, francs buveurs, formés pour les combats!
Couverts de balafres, de rides,
Ces gens-là seraient dangereux
S'ils étaient un peu plus nombreux,
Et tant soit peu moins invalides.

FELTON.

Et vous, Brembro ?

BREMBRO.

Chargé de rubans, de lacets,
Moi, j'ai su pénétrer jusqu'au quartier des femmes.
Tout marchand de colifichets
Par-tout est bien venu des dames.
Il en est là deux pour l'instant :
L'une est la dame châtelaine,
Cette belle et noble Tiphaine,
Épouse de sire Bertrand ;
Femme de grand savoir et de grande énergie,
Qui, d'un regard toujours certain,
Lit, dit-on, l'avenir au ciel et dans la main,
Et sait à fond l'astrologie :
L'autre est sa nièce, objet charmant en vérité,
Plein de grace, d'esprit et de naïveté.
De figure et d'humeur on n'est pas plus gentille :
Le maître du château l'aime comme sa fille.
Or, tandis que, suivant son goût,
Dame, demoiselle ou soubrette,
S'occupe de son emplette ;

Que sans rien acheter l'une marchande tout,
Et que sans rien payer, une autre tout achète;
J'écoute, j'interroge, et j'apprends qu'au château
Menacé, par ma juste haine,
Il n'est pas d'autre capitaine
Qu'un gros abbé, prieur de l'ordre de Cîteau.
Parfois pour prendre un casque il a quitté la mître,
Et mène un régiment aussi bien qu'un chapitre.
Guerrier expert au dernier point,
Il nous ferait tête sans doute,
Quoiqu'un peu chargé d'embonpoint,
S'il n'avait aujourd'hui la goutte.

PLÉBI.

Château vraiment bien défendu.

GREVAQUES.

Au premier mot il doit se rendre.

BREMBRO.

Rien qu'en se faisant voir on est sûr de le prendre.

FELTON.

J'en réponds. Caurelai, vous avez entendu.
Vous savez tout.

CAURELAI.

Hormis ce que je veux apprendre,
Avant de m'engager dans un projet si beau.

FELTON.

Et qu'est-ce encor?

CAURELAI.

Le nom du maître du château.

FELTON.

C'est celui que tout Anglais nomme
Quand il songe au plus fier de tous nos ennemis.

CAURELAI.

En ce cas-là, mes chers amis,
C'est donc le château d'un grand homme.

FELTON.

C'est celui de Guesclin.

CAURELAI.

Grand homme en vérité!
La preuve en est dans notre haine.
Mais quand il est captif, attaquer son domaine,
N'est-ce pas trop manquer de générosité?

FELTON.

Non pas du moins d'adresse: au grand jeu de la guerre
Les plus forts, très-souvent ne sont que les plus fins.
Réussissons: pourvu que je vienne à mes fins,
Les moyens ne m'importent guère.

BREMBRO.

A moi non plus, pourvu que Guesclin ait le sort
De mon pauvre cousin, qui, par un stratagême,
S'est vu par ce Breton prendre son château-fort,
Et finit par trouver la mort
Aux portes de son château même.

GREVAQUES.

Quel dépit ce Guesclin ne m'a-t-il pas donné
Le jour que faible, et cantonné
Dans certaine abbaye où j'espérais le prendre,
Lui-même, surprenant mon monde éparpillé,
Me pille ce que j'ai pillé,
Et de plus m'oblige à me rendre.

PLÉBI.

Quant à moi...

CAURELAI.

Quant à vous, ce n'est pas d'aujourd'hui

Que nous connaissons votre histoire.
Duguesclin vous battit ; oui, c'est un fait notoire.
Mais faut-il vous en prendre à lui ?
Plébi, sa grandeur d'ame égale son courage.
Bien loin d'user de l'avantage
Que lui donnait le poste où vous étiez placé,
Ce brave et loyal capitaine
Vous permit d'en sortir ; et c'est en rase plaine
Qu'il vous fit repentir de l'avoir menacé.
Un procédé pareil est vraîment magnanime ;
Et je gage qu'au fond du cœur
Vous gardez à votre vainqueur
Moins de rancune que d'estime.

PLÉBI.

Peut-être : mais enfin laisserai-je échapper,
Quand elle se présente, une aussi bonne aubaine ?

GREVAQUES.

D'un scrupule insensé c'est trop nous occuper.

BREMBRO.

C'est bien dit : ne songeons qu'au but qui nous amène.
Qui lui donna ce bien d'ailleurs ?

PLÉBI.

Charles de Blois.

CAURELAI.

Il le conquit par ses exploits
Et non par des moyens infâmes,
Et non sur un abbé, des blessés, et des femmes.
Il le conquit sur nous, mais en guerrier courtois,
Qui, détestant les fausses routes,
Obéit à l'honneur jusqu'en ses moindres lois,
Nobles lois que vous bravez toutes.

FELTON.

Ainsi donc...

CAURELAI.

Avec vous bien loin de me lier
Felton, souffrez que je vous quitte.

FELTON.

Bon voyage.

CAURELAI.

Je suis trop loyal chevalier
Pour vous souhaiter réussite.

SCÈNE IV.

BREMBRO, FELTON, PLÉBI, GREVAQUES.

PLÉBI.

Voilà de nobles sentiments.

GREVAQUES.

Plaisant homme avec ses scrupules!

FELTON.

On nous prendrait pour des brigands,
A ses semonces ridicules.

BREMBRO.

Ne pouvons-nous, sans lui, mettre à fin nos projets?

FELTON.

Eh! qu'il les serve ou non, qu'importe.

GREVAQUES.

Notre part en sera plus forte.

PLÉBI.

Bien dit.

FELTON.

Tous vos soldats, mes amis, sont-ils prêts?

PLÉBI.

N'en doutez pas.

BREMBRO.

Au plan changez-vous quelque chose?

FELTON.

Rien du tout : au lieu dit, ce soir donc, à nuit close,
Et je vous réponds du succès.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

FELTON, *seul.*

Nous rirons aux dépens de celui qui nous brave,
Mons Bertrand, je vous en réponds ;
Avant peu nous boirons le vin de votre cave,
Et nous mangerons vos chapons.

SCÈNE VI.

ISSACAR, FELTON.

FELTON.

Que veut maître Issacar?

ISSACAR.

Dire à monsieur le comte
Que ses équipages sont prêts.
Et puis...

FELTON.

N'est-ce pas tout?

ISSACAR.

Si je l'osais...

FELTON.

Après?

ISSACAR.

Lui présenter mon petit compte.

FELTON.

Maître Issacar prend mal son temps,
Vû l'état où sont mes finances;
Mais n'a-t-il pas mes deux reconnaissances?
Cela vaut des écus comptants.

ISSACAR.

S'il en était ainsi, ce maudit capitaine,
Ce Guesclin, qui deux fois vous a fait prisonnier,
S'en serait contenté pour rompre votre chaîne;
Au lieu de deux rançons qu'en la même semaine
Il vous fallut payer jusqu'au moindre denier.

FELTON.

De ma haine pour lui telle est aussi la source.

ISSACAR.

Or, ces deniers, Mylord, sont sortis de ma bourse.

FELTON.

Ils y reviendront, et grand train.

ISSACAR.

Mais quand?

FELTON.

Bientôt.

ISSACAR.

Encore?

FELTON.

Ou ce soir, ou demain.
Pour m'acquitter, mon cher, j'ai plus d'une ressource;
Et soit dit entre nous, j'entreprends une course
Dont le bénéfice est certain.
Veux-tu que je te donne une part dans mon gain?

ISSACAR.

Gardez pour vous les biens que l'avenir vous offre.
L'espoir sans doute est un trésor;

Mais l'espoir ne vaut pas de l'or,
S'il s'agit de remplir un coffre.

FELTON.

D'accord, mais je n'ai rien de mieux pour le moment.
Bon gré, malgré, bonhomme, il vous faut donc attendre.

ISSACAR.

J'attendrai peu, mylord, si vous daignez entendre
A certain accommodement.

FELTON.

Quel qu'il soit, Issacar, j'y souscris tout de suite,
S'il ne me faut rien pour payer.

ISSACAR.

Votre esprit sur ce point a tort de s'effrayer :
Sans argent, tous les jours, avec moi l'on s'acquitte.

FELTON.

Vas-tu me demander mes armes, mes chevaux ?

ISSACAR.

Si j'y pensais, que l'on m'assomme.
Ce sont les instruments de vos nobles travaux;
J'aimerais mieux perdre ma somme.
On n'est pas plus discret que moi, vous le savez :
Pour l'argent que vous me devez,
Je ne demande rien qu'un homme.

FELTON.

Rien qu'un homme ?

ISSACAR.

Est-ce donc se montrer exigeant ?
Rien qu'un homme, rien davantage.

FELTON.

Je le vois, tout devient argent
Dans les mains d'un prêteur sur gage.

ISSACAR.

Entre les mains de l'usurier,
Pourquoi, souffrez que je le dise,
L'homme ne pourrait-il être une marchandise,
Comme entre les mains du guerrier?
Vous avez beau vous récrier,
Tout mortel a son prix, prix dont la différence
Hausse ou baisse, il est vrai, suivant la circonstance.
Vous en êtes la preuve, et fûtes racheté
Avec l'argent que je vous ai prêté.
Le prix que vous valiez la semaine dernière,
Un autre ne peut-il le valoir aujourd'hui?
Cédez-moi tous vos droits sur lui,
Je vous donne quittance entière.

FELTON.

Cet autre, quel est-il?

ISSACAR.

Le Breton par vous pris
Dans la dernière bataille.

FELTON.

Le chevalier Hongar?

ISSACAR.

Oui.

FELTON.

Crois-tu qu'il me vaille?

ISSACAR.

Laissez-moi le penser; je le prends prix pour prix;
Y perdez-vous?

FELTON.

Bizarre échange!

ISSACAR.

A mes poursuites il met fin.

FELTON.

Plaisant marché, vraîment!

ISSACAR.

Marché d'or, puisqu'enfin
Tous les deux nous gagnons au change.

FELTON, *à un domestique.*

Qu'on fasse donc venir le chevalier breton.

ISSACAR.

C'est bien. Mais entre nous déterminons d'avance
Le prix qu'il doit payer pour sa rançon.

FELTON.

Une somme égale, je pense,
A ce que je te dois, sauf quelques menus frais....

ISSACAR.

Et sauf aussi les intérêts,
Et puis les intérêts des intérêts.

FELTON.

J'admire
Quel génie aujourd'hui t'inspire,
Et comme au même poids tu pèses les humains.
Grace à ta rare intelligence,
Un écuyer vaut dans tes mains
Autant qu'un maréchal de France.

SCÈNE VII.

ISSACAR, FELTON, HONGAR.

HONGAR.

Parlez; que voulez-vous, mylord?

ISSACAR.

Vous parler d'un traité qui vous conviendra fort.

FELTON.

J'avais juré que de ma vie
On ne verrait briser vos fers;
Mais ce serait par trop prolonger vos revers,
Je change donc de fantaisie;
Soyez libre quand vous voudrez,
Moyennant une honnête somme,
Qu'à votre aise vous verserez
Dans les mains de cet honnête homme,
A qui mes droits sont transférés.

(Il sort).

SCÈNE VIII.

ISSACAR, HONGAR.

HONGAR.

Pauvre cadet Breton, je n'ai ni sou ni maille.

ISSACAR.

Mais par de bons garants vous êtes appuyé.

HONGAR.

Vous plaisantez, l'ami.

ISSACAR.

Chevalier, si je raille
Que je ne sois jamais payé.

HONGAR.

En ce cas, sans délai, souffrez que je m'en aille.

ISSACAR.

Vous êtes bien pressé d'aller chercher des coups.

HONGAR.

Mieux vaut en recevoir sur le champ de bataille
Que de mourir d'ennui chez vous.

ISSACAR.

On ne dispute pas des goûts;
Et le meilleur des goûts, après tout, c'est le nôtre.
Liberté sur ce point, pour moi, vaut un trésor;
Vous me voyez donc prêt à vous rendre la vôtre,
Moyennant cinq mille écus d'or.

HONGAR.

Cinq mille écus d'or, Juif! me prends-tu pour un autre?

ISSACAR.

Pour votre honneur et pour le mien,
C'est cinq mille écus d'or, je n'en puis rien rabattre.

HONGAR.

Ciel, cinq mille écus d'or! Felton, qui me vaut bien,
S'est racheté deux fois pour quatre.

ISSACAR.

Vous êtes envers vous bien injuste aujourd'hui.
Pour Felton, sire Hongar, j'ai la plus haute estime;
Je sais tout ce qu'il vaut; mais, seigneur, est-ce un crime
De vous estimer plus que lui?

HONGAR.

Je n'entends rien à ce langage,
Sinon que de ma gloire on a pris trop de soins,
Et qu'on me plairait davantage
Si l'on m'estimait un peu moins.
Pour cinq mille écus d'or, bourreau, tu me délivres;
Où les prendrai-je, dis? peux-tu ne pas savoir
Que mes chiens, mes chevaux, mes terres, mon manoir,
Ne valent pas cinq mille livres?

ISSACAR.

Mais vous avez un bien qui vaut mille fois plus,
Sans poids, sans valeur intrinsèque,
Que tous les biens du monde.

HONGAR.

Eh! quel bien?

ISSACAR.

Vos vertus.

HONGAR.

As-tu jamais prêté sur pareille hypothèque?

ISSACAR.

Non, mais n'est-il personne en ce vaste univers
Qui n'ait de ses vertus tiré quelque avantage?
Qui, secouru par vous au moment des revers,
Ne se sente obligé de vous tirer des fers
Où l'on retient votre courage?
Guesclin vous doit la vie.

HONGAR.

Ah! loin de l'oublier,
Ce grand homme aime à publier
Que sauvé par mon bras autant qu'un frère il m'aime.
Mais puis-je espérer qu'aujourd'hui
Mes fers seront brisés par lui,
Quand il est prisonnier lui-même?
Je vois que de tristesse il me faudra mourir.
(Il se jette dans un fauteuil.)

ISSACAR, *à part.*

Pour mes fonds, en effet, j'ai ce risque à courir.
(à Hongar.)
Mourir! que dites-vous, chevalier, rien ne presse;
Plus que vous-même à vous je m'intéresse;
Je veux bien vous loger, je veux bien vous nourrir.
Dans cette auberge soyez maître?
Où diable pourriez-vous mieux être?
Cellier, cave, cuisine, on va tout vous ouvrir.

Buvez, mangez, faites bombance,
Et placez votre confiance
En Dieu, qui vient nous secourir
A l'instant où moins on y pense.
Mais quel homme en ces lieux s'avance?

SCÈNE IX.

BIGOT, *enveloppé dans un manteau*, ISSACAR, HONGAR.

BIGOT, *bas à Issacar.*

Ne me reconnaissez-vous pas?

ISSACAR.

Jean Bigot, l'écuyer de Duguesclin!

BIGOT.

Silence.

ISSACAR.

Et que fait monseigneur?

BIGOT.

Il marche sur mes pas.
Écartez tout témoin.

ISSACAR.

(à Hongar.)

J'entends. Bonne espérance;
Je vous en dirai plus là-bas. Vous, cependant
M'en croirez-vous, seigneur, dînez en attendant
L'instant de votre délivrance.

(Hongar sort.)

SCÈNE X.

BIGOT, DUGUESCLIN, *en habit de voyage,* ISSACAR.

ISSACAR.

Mais voilà Messire Bertrand.

DUGUESCLIN.

Bonjour, l'ami.

ISSACAR.

Pour moi c'est un honneur bien grand
Que de vous recevoir dans mon hôtellerie.

BIGOT.

Et ce n'est pas petit profit.

ISSACAR.

Croyez que l'honneur me suffit.

DUGUESCLIN.

Trève aux compliments, je vous prie.
Parlons d'affaire.

ISSACAR.

En tout j'ai fait vos volontés.
Des trente mille écus empruntés, non sans peine,
Sur mon crédit plus que sur vos domaines,
Quinze mille déja vous ont été comptés;
Monseigneur à son gré peut disposer du reste.

DUGUESCLIN.

Vous êtes à-la-fois intelligent et leste :
Je voudrais que le reste à l'instant fût porté
A ma femme.

ISSACAR.

Pour vous je suis prêt à tout faire,
Monseigneur, j'ai d'ailleurs par-là plus d'une affaire.

DUGUESCLIN.

Moi, j'ai besoin de prendre un moment de repos,
Et de dîner sur-tout... Qu'on nous serve... A propos,
A la dame Gueselin dites, je vous en prie,
D'assembler nos vassaux, nos parents, nos amis.
Ces quinze mille écus sont ce que j'ai promis
Pour doter ma nièce chérie.
Je veux que ma Clémence épouse, dès ce jour,
Le sire de Clisson qui l'adore et qu'elle aime.
Le bien public l'ordonne autant que leur amour.
Et c'est pour les unir moi-même
Que ce soir au château je serai de retour.

ISSACAR.

Ce que vous dites là ne pourrait-il s'écrire?
De n'en rien oublier je serais plus certain.
Votre écuyer devrait...

BIGOT.

Allons, vous voulez rire;
A la plume, Issacar, moi, je mettrais la main?
Me prenez-vous pour un vilain?
Eh! que n'écrivez-vous vous-même.

ISSACAR.

On a beau dire,
Et se moquer d'un écrivain,
L'art d'écrire est au rang de ces arts nécessaires
Qu'un noble a tort de dédaigner.

BIGOT.

Vous feriez bien moins vos affaires
Si les nobles savaient signer.

DUGUESCLIN, *pendant qu'Issacar écrit.*

Ma mère le disait, et dans cet art utile
Voulait absolument que je devinsse habile.

Mais du moine qui s'employait
A me donner tant de science,
Mon indocilité lassa la patience.
Vainement on me rudoyait;
De prouesses anticipées
Ma tête était remplie, et mes doigts n'assemblaient
Que des lettres qui ressemblaient
A des lances ou des épées.
Pourquoi le tourmentez-vous tant,
Dit un jour mon aïeul? Où donc est l'important
Qu'un gentilhomme sache écrire?
C'est par d'autres moyens qu'il doit servir l'état.
Mon père était un bon soldat;
Il sauva la Bretagne, et ne savait pas lire.

ISSACAR.

Ce que monseigneur a dicté
Est couché dans cette écriture.

DUGUESCLIN.

Qu'à ma femme au plutôt ce billet soit porté.

ISSACAR.

Ne le signez-vous pas?

DUGUESCLIN, *scellant l'écrit du pommeau de son épée.*

Voilà ma signature.
Pars sans délai.

BIGOT.

Peut-il partir en sûreté?

ISSACAR.

Moi? les routes jamais ne m'ont été fermées.
Pacifique au milieu du bruit,
J'ai sauve-garde et sauf-conduit

Des généraux des deux armées.
Sitôt qu'au prisonnier breton
J'aurai fait servir le potage....

DUGUESCLIN.

Quel est ce prisonnier?

ISSACAR.

Un homme de courage,
Un chevalier pris par Felton,
Et qui faute d'argent, dit-on...

DUGUESCLIN.

Quel est son nom?

ISSACAR.

Hongar.

DUGUESCLIN.

Hongar! mort de ma vie!
Hongar est prisonnier! Cours, ne le préviens pas,
Et fais préparer un repas,
Le meilleur qu'on ait vu dans ton hôtellerie.
Va donc.

ISSACAR.

A vous servir je serai diligent;
Pour vous je ferai des merveilles.
(à part.)
L'amitié double encore au milieu des bouteilles,
Et je tiens déja mon argent.

SCÈNE XI.

BIGOT, DUGUESCLIN.

DUGUESCLIN, *à part.*

Ce pauvre Hongar est sans ressource;
Il ne peut pas se racheter.

(à Bigot.)

L'homme d'ordre avec soi quelquefois doit compter;
Quel est l'état de notre bourse?

BIGOT.

Mauvais.

DUGUESCLIN.

Tant pis, morbleu!

BIGOT.

Sur trente mille écus
Qu'à ces Lombards vous empruntâtes,
En engageant à ces pirates
Et vos fonds et vos revenus...

DUGUESCLIN.

Que nous reste-t-il?

BIGOT.

Rien.

DUGUESCLIN.

C'est bien peu.

BIGOT.

Je m'étonne
Qu'un peu plutôt l'argent ne vous ait pas quitté;
Car je ne connais pas de prince qui le donne
Avec plus de facilité.

DUGUESCLIN.

Bah! tu plaisantes.

BIGOT.

Dans la vie
Cela m'arrive rarement,
Monseigneur, et dans ce moment,
Moins que jamais j'en ai l'envie.
Est-il si gai de voir que le produit d'un prêt
Qui vous est fait à si gros intérêt,

Par ce Juif que le ciel confonde,
Soit jusqu'au dernier sou dépensé pour autrui :
Si bien qu'excepté vous, ou bien nous, aujourd'hui,
Vous ayez à vos frais racheté tout le monde ?
Or des deniers qui m'ont été comptés
Pour payer la rançon que Chandos vous demande,
Voici l'emploi, réglé d'après vos volontés;
Je l'ai dans la mémoire : Au sire de Guérande
Pour se racheter, et payer
La rançon de son écuyer,
Trois mille écus que Dieu vous rende.
Plus, au seigneur de Kergouet,
Pour rétablir ses équipages,
Mille; et pour retirer tous les leurs mis en gages,
Mille au seigneur de Penhouet,
Et mille au sieur Carenlouet.
Après vient une litanie :
Cent hommes d'armes rachetés
Avec six mille écus aux deux Maunis prêtés
Pour remonter leur compagnie ;
Plus, mille écus d'indemnités
A des cultivateurs réduits à la misère ;
Autant à des soldats mutilés par la guerre.
Maudites libéralités !
Qui vous ont dépouillé jour par jour, pièce à pièce,
Au point qu'il ne reste plus
De vos trente mille écus,
Que la dot de votre nièce !

DUGUESCLIN.

Argent sacré !

BIGOT.

Comment vous tirer d'embarras ?

DUGUESCLIN, *avec impatience.*

Mais pourquoi donc aussi ne me retiens-tu pas?

BIGOT.

Quand un infortuné vous demande assistance
Vraîment l'économie est bonne à vous prêcher.
Soit dit, sans vous le reprocher,
C'est, je crois, monseigneur, la seule circonstance
Où je sois sûr de vous fâcher.
Aussi le ciel sait quelle violence
Je me fais bien souvent pour garder le silence;
Car enfin vos bienfaits s'égarent quelquefois.
Témoin quand ce maudit Rennois
A su vous attraper mille livres tournois
Que vous coûte sa délivrance.
Ce n'était qu'un félon, je vous en avertis,
Un traître qui cent fois a changé de partis;
Tantôt pour l'Angleterre et tantôt pour la France,
Il passe en fausseté le dernier des valets.
Certain jour qu'il était Anglais,
Par fatalité singulière,
Il me fit prisonnier; la guerre est journalière.
Or, quand je le priai de me mettre à rançon,
Ne m'a-t-il pas, monsieur, demandé sans façon,
Trois fois plus que je ne possède?
Oui, sourd à la pitié, tout comme à la raison
Ne m'a-t-il pas six mois fait jeûner en prison,
Où je serais mort sans votre aide?
Jugez si contre vous votre écuyer pestait,
Quand jusqu'à la dernière obole
Vous m'avez fait verser dans les mains d'un tel drôle
Le peu d'argent qui nous restait.

DUGUESCLIN.

D'un mot ne pouvais-tu m'apprendre...

BIGOT.

Mais ce mot, monseigneur, il eût fallu l'entendre.

DUGUESCLIN.

Suis-je malheureux à demi ?
Mon imprévoyance est insigne.
Prodiguer pour un homme indigne
L'argent qui manque à mon ami !
Que dis-je ? Au défaut de la somme,
J'ai des chevaux, ma femme a des bijoux...

BIGOT.

Fort bien.
Mais si...

DUGUESCLIN.

Courons d'abord embrasser ce brave homme,
Et ne désespérons de rien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Au lever de la toile, madame Duguesclin est assise, et file au fuseau; Clémence, placée près d'elle, brode une écharpe; des femmes de leur suite sont occupées de divers ouvrages de ménage.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN,
FEMMES DE LEUR SUITE.

MADAME DUGUESCLIN.

Clémence, notre abbé rentre aujourd'hui bien tard.

CLÉMENCE.

Comme il va beaucoup mieux, ma tante, je le gage,
Il aura, suivant son usage,
Voulu faire un tour de rempart.

MADAME DUGUESCLIN.

La garnison, je crois, s'y trouve réunie.

CLÉMENCE, *gaîment.*

Il la passe en revue.... A présent vous viendrez,
Monsieur Clisson, quand vous voudrez,
Voilà votre écharpe finie.
(à madame Duguesclin.)
Sauf le respect que je vous dois,
En vos mains, bien souvent, le fuseau se repose,

Ou quand il tourne entre vos doigts,
Vous rêvez à toute autre chose.

MADAME DUGUESCLIN.

Je pense que la lune entre dans son déclin.

CLÉMENCE.

Et qu'en augurez-vous, sage et docte Tiphaine?

MADAME DUGUESCLIN.

Qu'avant la semaine prochaine
Nous ne verrons pas Duguesclin.

CLÉMENCE.

Mon oncle, votre époux? Je crois tout le contraire.

MADAME DUGUESCLIN.

Aux astres tu ne connais rien.

CLÉMENCE.

(en riant.)
Et vous.... Mais changeons d'entretien.
Si nous chantions pour nous distraire?

MADAME DUGUESCLIN.

Chanter, et quoi?

CLÉMENCE.

Le chant qu'autour de votre époux
Chantait la nation bretonne,
Quand l'Anglais marcha contre nous.

MADAME DUGUESCLIN.

Quand l'Anglais tomba sous nos coups.

CLÉMENCE.

Vous le chantez mieux que personne.
(Elle prend un luth et accompagne.)

MADAME DUGUESCLIN.

Oubliant ses malheurs passés,
L'étranger, d'une main hardie,

Jusques sous nos murs menacés,
Porte le meurtre et l'incendie.
A la voix du noble Bertrand
Réveille-toi, peuple fidèle,
Au champ d'honneur il nous attend,
Au champ d'honneur il nous appelle.
(Le chœur reprend les quatre derniers vers.)

Français, par d'étrangères lois
Verrons-nous nos lois étouffées?
Sous des bras vaincus tant de fois
Verrons-nous tomber nos trophées?
(*Le chœur.*) A la voix, etc.

CLÉMENCE.

Il n'est pas permis d'hésiter
Entre la gloire et l'infamie:
Pour les sauver il faut quitter
Ses enfants, sa mère et sa mie.
(*Le chœur.*) A la voix, etc.

Le sort peut trahir la valeur,
La victoire est par fois volage.

SCÈNE II.

L'ABBÉ, CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, SUITE.

L'ABBÉ, *en entrant, continue le couplet commencé par Clémence.*

Mais n'oublions pas que l'honneur
Est toujours fidèle au courage.
(*Le chœur.*) A la voix, etc.

J'aime à voir l'ennemi marcher
Vers nos champs ouverts à la gloire:
Les pas qu'il fait pour nous chercher
Rapprochent de nous la victoire.
(*Le chœur.*) A la voix, etc.

Voilà mon hymne à moi ; j'aime autant ce français
Que le latin des patenôtres ;
Il me rappelle nos succès,
Et nous en fait espérer d'autres.

CLÉMENCE.

Qui n'est pas de ce sentiment ?

L'ABBÉ.

(Aux gens qui l'ont suivi.) *(A son valet qui veut sortir.)*
Allez... — Et vous, Guillaume, écoutez un moment :
Je suis fort mécontent de votre négligence.
Ici vous n'êtes pas écuyer seulement ;
Songez-y. Je prétends qu'on soigne également
Et mon casque et ma mître, et ma crosse et ma lance :
Il ne faut rien faire à demi.

MADAME DUGUESCLIN.

Comment vous trouvez-vous, cher oncle ?

L'ABBÉ.

Bien, ma nièce.
Sur mes pieds à tel point je me sens raffermi
Que je ferais, ma foi, tête à tout ennemi
Qui prétendrait nous faire pièce.

MADAME DUGUESCLIN.

Au noble transport qu'il ressent
On reconnaît ce cœur que rien ne peut abattre.

CLÉMENCE.

Cependant, mon cher oncle, attendez pour combattre
Que vous soyez convalescent.

L'ABBÉ.

Le danger n'est pas menaçant ;
Mais enfin si l'Anglais insultait cette place,
Je pourrais me montrer.

CLÉMENCE.

Dieu nous fasse la grace
De détourner de nous un semblable malheur.

L'ABBÉ.

Doutez-vous?...

MADAME DUGUESCLIN.

De votre valeur?
En elle nous avons entière confiance.
Mais votre force....

L'ABBÉ.

Elle est dans mon expérience.
Ne suis-je pas un vieux routier?
N'ai-je pas combattu sous les murs de Poitier?
J'y fus pris comme un autre.

CLÉMENCE.

En cette circonstance
Vous pourriez courir même chance.

L'ABBÉ.

Va, tu n'y connais rien: un assaut, mon enfant,
Diffère un peu d'une bataille.
On voit du moins venir du haut de la muraille
Ceux contre qui l'on se défend;
Avec loyauté tout s'y passe.
L'on n'est pas exposé comme on l'est en plein champ
A se voir battre en queue, en flanc,
A l'instant où l'on bat en face.
Cause de mes malheurs, je ne puis le nier,
Dans ce jour si funeste à la valeur guerrière,
Où je me suis vu prisonnier,
Pour n'avoir jamais su regarder en arrière.

MADAME DUGUESCLIN.

Respectant votre bras ainsi que votre cœur,

Cher oncle, aujourd'hui quand votre âge
Vous laisserait une vigueur
Mesurée à votre courage,
Que feriez-vous? Hélas! la fleur de nos guerriers
Suivit mon noble époux dans ces champs meurtriers,
A Charles de Blois trop funestes.
Des enfans, des vieillards, quelques estropiés,
Braves, ainsi que vous chancelant sur leurs pieds,
De notre garnison voilà les tristes restes.
Notre Bertrand lui-même, il faut en convenir,
Avec si peu de monde aurait peine à tenir
Dans un château pareil au nôtre.

L'ABBÉ.

Qu'en sa garde ainsi donc Dieu nous tienne aujourd'hui,
Car ce que Bertrand croit difficile pour lui,
Est impossible pour un autre.
Ah! quand reviendra-t-il?

CLÉMENCE.

Ce soir, assurément.

L'ABBÉ.

Tu le crois?

MADAME DUGUESCLIN.

Et comment le saurais-tu?

CLÉMENCE.

Comment?

MADAME DUGUESCLIN.

Te mêles-tu d'astrologie?

CLÉMENCE.

Pour y comprendre il faut avoir votre génie.

L'ABBÉ.

Toi, tu n'as que du jugement.

CLÉMENCE.

Or, voici mon raisonnement :
Si le juif est un honnête homme,
Depuis cinq jours mon oncle a dû toucher la somme
Qu'attendait Jean Chandos. Rien n'arrêtant ses pas,
Il arrivera donc....

MADAME DUGUESCLIN.

Il n'arrivera pas.

CLÉMENCE.

Pourquoi ma tante ?

MADAME DUGUESCLIN.

Un jour de sinistre présage,
Un vendredi, tu veux qu'il se mette en voyage?
L'homme prudent, un pareil jour,
Je le dis à qui veut l'entendre,
En affaire, en guerre, en amour,
Se garde de rien entreprendre.
Ton oncle à ce sujet était bien prévenu,
Et de cet avis, en campagne,
Pour le bonheur de la Bretagne,
Que ne s'est-il ressouvenu ?
Il n'eût pas compromis sa liberté.

CLÉMENCE.

Ma tante,
Dans l'art d'expliquer tout comme de tout prévoir,
Je sais quel est votre savoir;
Je vous avoûrai donc qu'un doute me tourmente.

MADAME DUGUESCLIN.

Explique-toi.

CLÉMENCE.

Suivant ce qu'on nous enseigna,
C'est bien un vendredi que, faute de vous croire,

Duguesclin perdit la victoire;
Mais c'est un vendredi que Chandos la gagna.
Ce jour, que le pouvoir céleste
Marqua du sceau de son courroux,
Devait pourtant être funeste
A nos ennemis comme à nous.

L'ABBÉ.

Elle a ma foi raison.

CLÉMENCE.

D'où vient donc...

MADAME DUGUESCLIN.

Taisez-vous.
Ces secrets-là sont lettres closes,
Pour vous comme pour moi; seulement sachez bien
Qu'au rang des vérités, Clémence, il est des choses
Où la raison ne comprend rien.
Croire est en pareil cas le parti le plus sage;
Il sied à votre sexe ainsi qu'à votre état,
Et sur-tout il sied à votre âge:
Ainsi donc, quelque soit l'attrait qui vous engage,
Le vendredi jamais n'entreprenez d'ouvrage;
Ne faites jamais un achat,
Ne signez pas même un contrat,
Quand ce serait celui de votre mariage.

CLÉMENCE.

Vraîment?

L'ABBÉ.

Tout bien pesé, ta tante n'a pas tort;
Son systême après tout m'explique bien des choses;
Et je conçois par quelles causes
Je fus par fois battu, même étant le plus fort.
A ces principes-là trop souvent je déroge;

Je m'en ris tout en y croyant;
Témoin ce vendredi que j'allais guerroyant
Avec l'évêque de Limoge,
Pasteur édifiant, et chevalier courtois,
Saint prélat et bon militaire,
Près de qui j'étais à-la-fois
Aide-de-camp et grand vicaire.
Certain de vaincre...

CLÉMENCE.

On vient.

SCÈNE III.

L'ABBÉ, CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, ISSACAR.

MADAME DUGUESCLIN.

Maître Issacar, c'est vous?

L'ABBÉ.

Que devient mon neveu?

CLÉMENCE.

Mon oncle?

MADAME DUGUESCLIN.

Mon époux?

ISSACAR.

Madame l'apprendra bientôt par cette lettre,
Qu'avec cet or il m'a chargé de lui remettre.
J'arrive ici beaucoup plus tard
Que ne le demandait l'intérêt qui m'amène,
Et je ne sais par quel hasard
Je me suis égaré dans la forêt prochaine;
Pour peu que monseigneur eût pressé son départ,
Il pouvait en ces lieux me devancer sans peine.

CLÉMENCE.

Il vient, ma tante?

MADAME DUGUESCLIN.

Il vient. Sachez de plus encor
Qu'il vient consommer l'alliance
Du seigneur de Clisson avec toi, ma Clémence,
Et qu'il te donne en dot quinze mille écus d'or.

ISSACAR.

Voyez s'il y manque une pièce.

MADAME DUGUESCLIN.

Sache enfin que ce soir il veut vous marier.

L'ABBÉ.

J'y suis prêt, et ce m'est un surcroît de liesse.
(à Clémence.)
Et toi, pour obéir, te feras-tu prier?

CLÉMENCE.

Mon oncle m'est trop cher pour le contrarier.

MADAME DUGUESCLIN.

Mais c'est un vendredi, ma nièce.

L'ABBÉ.

Ne parlons que de son retour.

CLÉMENCE, *à madame Duguesclin.*

Je vois qu'autant que nous ce retour vous contente.

MADAME DUGUESCLIN.

Pour moi, d'un jour de deuil il fait un heureux jour.

CLÉMENCE.

Mais c'est un vendredi, ma tante.

MADAME DUGUESCLIN.

(à demi-voix.)
Taisez-vous, folle... Et vous, Issacar, dites-moi,
De mes bijoux avez-vous fait l'emploi?

CLÉMENCE.

Des bijoux! Cet objet me regarde, je gage.

ISSACAR, *à demi-voix.*

De vos bijoux j'ai fait usage,
Et réparti l'argent emprunté sur ce gage,
Conformément à votre volonté;
Cet écrit en rend témoignage:
Au denier trente on a prêté,
Et c'est pour rien en vérité.
Que de pauvres soldats votre bonté soulage!

MADAME DUGUESCLIN, *à Clémence.*

Vous écoutez?

CLÉMENCE.

J'entends.

MADAME DUGUESCLIN.

Quelle indiscrétion!

CLÉMENCE.

Ma tante, elle est ici très-légitime,
Et vous seule avez tort en cette occasion.
Pourquoi vous cachez-vous d'une bonne action,
Comme on se cacherait d'un crime?

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, DUGUESCLIN, ISSACAR.

ISSACAR.

Chut, voici monseigneur; il m'a suivi de près.

DUGUESCLIN.

Quand on revient dans sa famille,
Quand on vient embrasser une femme, une fille,
On presse un peu le pas. J'avais un cheval frais,

Et qui si lestement a fourni sa carrière,
Qu'il semblait partager mes propres intérêts,
Et bref m'a fait laisser mes amis en arrière.
Mes bons parens, mes bons amis,
Nous voilà donc encore une fois réunis!

(Il embrasse son oncle.)

MADAME DUGUESCLIN.

Sera-ce pour long-temps?

DUGUESCLIN.

Hélas! non; et pour cause:
Or, comme de mon mieux je prétends employer
Le peu de temps dont je dispose,
Clémence, dès ce soir je veux te marier.

MADAME DUGUESCLIN.

Ce soir, plus d'un obstacle à ce projet s'oppose.

DUGUESCLIN.

Par vous ce mariage est-il désapprouvé?

MADAME DUGUESCLIN.

Au contraire.

DUGUESCLIN, *à son oncle.*

Et vous?

L'ABBÉ.

Moi, j'approuve fort la chose.

MADAME DUGUESCLIN.

Attendons que du moins ce jour soit achevé.

DUGUESCLIN, *regardant l'abbé.*

L'aumônier est prêt je suppose.

L'ABBÉ.

Mais l'époux n'est pas arrivé.

DUGUESCLIN.

Vraîment! à ce motif sans doute il faut se rendre.
Attendons le futur, puisqu'enfin aujourd'hui

Rien ne peut se faire sans lui.
Toutefois sa lenteur a droit de me surprendre.
Nous étions plus courtois, jadis, en pareil cas,
(A sa femme.)
N'est-il pas vrai? ce n'était pas
L'époux qui se faisait attendre?

L'ABBÉ.

Si près de nous Clisson tarde à se rendre,
Croyons qu'ailleurs la gloire a retenu ses pas.

CLÉMENCE.

Rien de plus sûr.

DUGUESCLIN.

Croyons plutôt, ma chère,
Que la jeunesse dégénère.

MADAME DUGUESCLIN.

Mais après tout, mon noble époux,
Pourquoi se presser de la sorte?
Ou ce soir ou demain, qu'importe?
Nous avons du temps devant nous.
Vous voilà libre.

DUGUESCLIN.

Non, et c'est ce qui m'afflige.

MADAME DUGUESCLIN.

N'aviez-vous pas de quoi payer votre rançon?

DUGUESCLIN.

Eh oui.

L'ABBÉ.

C'est donc Chandos qui se rétracte?

DUGUESCLIN.

Eh non!
Mais je suis prisonnier, vous dis-je.

CLÉMENCE.

Prisonnier!

DUGUESCLIN.

Ce n'est pas que sans trop de façon
Je ne puisse briser ma chaîne.
Il suffit pour cela qu'aux mains d'un capitaine
Partisan de Montfort, soit Anglais, soit Breton,
Je consigne le prix fixé pour ma rançon.
Mais il est un point qui me gêne;
Je n'ai plus un denier.

L'ABBÉ.

Libéral, mais sensé,
Par quel malheur, souffrez que je vous le demande,
Vous trouvez-vous privé d'une somme aussi grande?
Que....

CLÉMENCE.

Vous a-t-on tout pris?

DUGUESCLIN.

Non, j'ai tout dépensé.

ISSACAR.

Tant mieux!

MADAME DUGUESCLIN.

Vous m'étonnez vraîment.

DUGUESCLIN.

Cette surprise
Cesserait bientôt, croyez-moi,
Si je vous disais quel emploi....
Il faut bien que je vous le dise.
Chandos depuis cinq jours aurait été payé,
Si j'avais pu, sans être apitoyé,
Voir le malheur de mes compagnons d'armes.
Je pleure peu: combien de fois les larmes
M'ont gagné cependant à voir tant de Bretons,
Écuyers, chevaliers, soldats ou capitaines,

A la voix des Plébis, des Brembros, des Feltons,
Contraints, faute d'argent, à reprendre leurs chaînes.
J'en conviens, j'ai peut-être, en voyant leurs malheurs,
Un peu trop oublié mes besoins pour les leurs.
Est-ce tort ou raison? qui pourra, le décide.
Mais tout enfin, tout s'est arrangé de façon
Que, lorsqu'il s'est agi de payer ma rançon,
Mon coffre-fort s'est trouvé vide.
Ceci tourne, après tout, au profit de l'état;
Puisqu'une imprévoyance utile
Avec la rançon d'un soldat
En a racheté plus de mille.

CLÉMENCE.

Mon digne oncle!

MADAME DUGUESCLIN.

Mon noble époux!

L'ABBÉ.

Mon cher neveu, la France autant que nous
D'un si beau procédé ne peut être charmée.
Un capitaine comme vous,
Pour elle vaut plus qu'une armée.

DUGUESCLIN.

En ce cas, à ces malheureux
Ma rançon appartenait toute;
Car l'intérêt public fera pour moi, sans doute,
Ce qu'il n'aurait pas fait pour eux.
D'ailleurs sommes-nous sans ressource?
Ne nous reste-t-il pas des chevaux, des bijoux?

MADAME DUGUESCLIN.

Ce que je possède est à vous.
Mais mon écrin n'est pas plus plein que votre bourse.

DUGUESCLIN.

Diable !

MADAME DUGUESCLIN.

Le bon exemple est parfois dangereux,
Et depuis quelques jours ces ornements futiles,
Grace aux soins d'Issacar devenus plus utiles,
Ont été secourir nos amis malheureux.
J'ai fait de mon côté tout comme vous du vôtre.

ISSACAR.

Le bon ménage !

L'ABBÉ.

Époux vraîment faits l'un pour l'autre !

DUGUESCLIN.

Maître Issacar, pourquoi tant de discrétion ?

ISSACAR.

C'est une des vertus de ma profession.

MADAME DUGUESCLIN.

Blâmeriez-vous l'emploi.....

DUGUESCLIN.

Moi, vous blâmer! non certe.
En ce fait, comme en tout, je n'ai qu'à vous louer ;
Tiphaine, cependant, il le faut avouer,
J'avais certain projet que ceci déconcerte.

MADAME DUGUESCLIN.

Je vous conçois, Bertrand, et vois quel est mon tort.
Devais-je me presser si fort....

DUGUESCLIN.

D'où vous vient envers vous cette injustice extrême ?
Quand sur des malheureux vous versez vos bontés,
Tout est bien.

MADAME DUGUESCLIN.

Quand mon cœur trompe vos volontés,
Tout est mal jusqu'au bien lui-même.

L'ABBÉ.

Je vois, c'est de l'argent qu'il te faut, mon neveu.
Patience! avant qu'il soit peu,
Je pourrai t'offrir mes services.
Mon accès est presque passé,
Et nous aurons bientôt chassé
Ces Anglais de mes Bénéfices.

CLÉMENCE.

Bien dit, fort bien dit, mais avant
Que mon oncle Bertrand fasse faire retraite
A ces félons dont la troupe indiscrète
Boit les vins de votre couvent,
Cher oncle, il faut qu'il se rachète.
Il en est un moyen encor.

DUGUESCLIN.

Comment?

CLÉMENCE.

Quinze mille écus d'or
Même à votre avis, je le gage,
Seraient mieux employés, en rendant à l'état
Un citoyen utile, un brave et bon soldat,
Qu'à terminer un mariage.

MADAME DUGUESCLIN.

Ma Clémence, à ce trait, je te reconnais bien!

DUGUESCLIN.

Je reconnais ton cœur à ce qu'il me propose.
Mais cet or, mon enfant, c'est ta dot, c'est ton bien.

CLÉMENCE.

C'est pour cela que j'en dispose.
Reprenez cette dot qui ne m'est bonne à rien.

DUGUESCLIN.

Cette dot est le prix du fortuné lien

Qui ravit aux Anglais leur plus ferme soutien;
Qui rattache à notre famille
Un héros digne d'elle et digne de ma fille.
Clisson dans ce qu'il est fait voir ce qu'il sera.
Breton, il compâtit aux maux de cette terre.
Déja, sans le savoir, détestant l'Angleterre,
Bientôt dans cette haine il me surpassera.
Ah! quand votre union, chère à mon espérance,
Ne serait pas utile au bonheur de la France,
Elle est utile au tien : va, c'est assez pour moi.
Clisson t'aime, ma fille, il est aimé de toi,
Et déja votre chaîne est à demi-formée.

CLÉMENCE.

J'aime Clisson, mon oncle, et j'en crois être aimée,
C'est à ce titre seul que j'ai reçu ses soins.
S'il ne me trompe pas, comme j'en suis certaine,
Qu'importe à notre amour, qu'importe à notre chaîne,
Un peu d'or de plus ou de moins?
Cet or n'est pas ma dot: je crois en avoir une
Préférable à tous les trésors
Que donne ou ravit la fortune :
C'est le nom que je porte, et le sang dont je sors.
A défaut d'autre dot, ah! s'il était possible,
Que Clisson trouvât aujourd'hui
Votre nièce indigne de lui ;
Bien qu'à ses vœux mon cœur se soit montré sensible,
Je n'hésiterais pas à lui rendre sa foi,
Dussé-je, après, mourir de désespoir moi-même
Moins de perdre l'amant que j'aime,
Que de l'avoir trouvé trop indigne de moi.

DUGUESCLIN.

Bien, c'est ainsi qu'il faut qu'un grand cœur en agisse.

Tu m'as vaincu par tes discours.
A ta dot j'aurai donc recours,
Sauf à la remplacer dans un temps plus propice.
D'un jour à l'autre on sait que le sort peut changer.

CLÉMENCE.

Quelqu'un vient.

MADAME DUGUESCLIN.

Mon ami, quel est cet étranger?

SCÈNE V.

L'ABBÉ, CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, DUGUESCLIN, HONGAR, ISSACAR.

DUGUESCLIN.

Étranger!... Si la vie à bon droit nous est chère,
Tiphaine, c'est un homme à qui je dois beaucoup,
Un homme à qui je dois presque autant qu'à mon père.
De la prise d'*Essai* te souvient-il, ma chère?
J'y devais rester pour le coup.
Tombé du haut de la muraille,
Et la jambe rompue, adossé contre un mur,
Seul contre cinq Anglais, d'un bras las et mal sûr,
Il me fallut livrer bataille.
Trois d'entre eux avaient succombé;
Mais épuisé par un effort extrême,
Mais baigné dans mon sang, mais à demi-tombé,
Je devais succomber moi-même;
Quand l'intrépide Hongar, à mon aide accourant,
Termine, en décidant la victoire douteuse,
Cette lutte, à jamais honteuse,
De cinq Anglais contre un mourant.
Oh! que n'étais-tu là!

MADAME DUGUESCLIN.

J'y suis, j'y suis, Bertrand !
Ah ! quand pourrons-nous reconnaître
Un aussi grand bienfait ?

DUGUESCLIN.

Dans ce moment peut-être.
(A Hongar.)
Prends cet or ; d'où te vient cet air déconcerté ?

HONGAR.

Cet or ?

ISSACAR.

Il n'en veut pas !

DUGUESCLIN.

Est-ce honte ou fierté ?
De mourir dans les fers si tu n'as pas l'envie,
Prends, dis-je ; tu peux bien devoir la liberté
A celui qui te doit la vie.

ISSACAR.

Sublime !

HONGAR.

C'est m'offrir l'une et l'autre à-la-fois.
Mais cette somme est plus forte, je pense,
Que celle qu'il me faut ; après tout, je ne dois
Que cinq mille écus d'or.... La bourse, je le vois,
Contient....

DUGUESCLIN.

De quoi parer à toute ta dépense,
Comme à tous tes besoins. N'as-tu pas tout perdu ?
Toi qui veux rentrer en campagne,
Mon pauvre cadet de Bretagne,
Sans argent, comment feras-tu ?
Voilà justement ton affaire.

ISSACAR.

Oui.

HONGAR.

J'accepte le nécessaire,
Mais s'il se trouve ici du superflu?...

DUGUESCLIN.

Ma foi,
Pour un autre tu n'as qu'à faire
Ce qu'aujourd'hui l'on fait pour toi.

HONGAR.

Payons d'abord notre corsaire.

ISSACAR.

Grace au ciel, mon argent m'est revenu.

HONGAR.

Suis-moi.
(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, DUGUESCLIN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

La générosité, mon cher, et l'imprudence
Ne peuvent pas aller plus loin.

DUGUESCLIN.

De l'avenir prendre un peu plus de soin,
C'est offenser la providence.

MADAME DUGUESCLIN.

Mais vous voilà dans le besoin.

DUGUESCLIN.

Dans le bonheur.

CLÉMENCE.

Et votre délivrance?

DUGUESCLIN.

Je ne m'en inquiète en aucune façon,
N'eussé-je pas d'autre espérance ;
Est-il ou femme ou fille en France
Qui ne file pour ma rançon ?

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, DUGUESCLIN, ISSACAR, BIGOT.

DUGUESCLIN.

Pourquoi ce bruit ?

BIGOT.

Seigneur, on investit la place.

DUGUESCLIN.

Bon !

L'ABBÉ, *à ses nièces.*

Mes pressentiments étaient-ils de saison ?

DUGUESCLIN.

Et qui donc aurait cette audace ?

BIGOT.

C'est Felton.

DUGUESCLIN.

Je devine aisément sa raison.

BIGOT.

Son hérault marche sur ma trace.

DUGUESCLIN.

Eh bien ! qu'il entre.

BIGOT.

Le voici.

SCÈNE VIII.

CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, LE HÉRAULT, DUGUESCLIN, L'ABBÉ, BIGOT.

DUGUESCLIN.

Quel motif vous amène ici?

LE HÉRAULT.

Laquelle de vous deux y commande, mesdames?
Vers elle je suis envoyé.

L'ABBÉ.

Felton croit-il n'avoir affaire qu'à des femmes?
Il s'est tant soit peu fourvoyé.
Considère bien qui nous sommes;
Puis rejoins ton maître, et dis lui
Qu'en ce château-fort, aujourd'hui,
Il pourrait bien trouver des hommes.

LE HÉRAULT.

Avec votre permission,
Souffrez qu'avant tout je vous somme
De vous rendre à discrétion,
Sur l'heure.... Ou bien vous verrez comme...

DUGUESCLIN.

Ne me connais-tu pas?

LE HÉRAULT.

Qui? vous!

DUGUESCLIN.

Moi.

LE HÉRAULT.

Non, vraîment.

DUGUESCLIN.

J'en conclus que peu fréquemment
Tu vas sur le champ de bataille.

LE HÉRAULT.

Tout hérault est sacré, malheur à qui s'en raille.

DUGUESCLIN.

Je ne raille pas.

LE HÉRAULT.

Franchement?...

Or donc, les clefs sans plus attendre.

DUGUESCLIN.

Des autres, à ton tour, prétends-tu te moquer?
Celui qui veut nos clefs n'a qu'à venir les prendre.

LE HÉRAULT.

Songez qu'on va vous attaquer.

DUGUESCLIN.

Apprends qu'on saura se défendre.
A la frayeur, l'ami, je ne suis pas enclin.
Felton ne m'inquiète guère :
Va lui porter mon cri de guerre,
C'est : *Notre Dame Duguesclin.*

LE HÉRAULT, *étonné.*

Duguesclin!... pardonnez.

DUGUESCLIN.

Va, va, je te pardonne.

Et prends pour rien, crois-moi, tout ce que tu m'as dit.
(A un homme de sa suite.)
Reconduisez cet homme, allez, et qu'on lui donne
(Sa femme lui fait des signes, il se reprend.)
Cent florins... Mon plus bel habit.

BIGOT.

Il en vaut quatre cents...

DUGUESCLIN.

Silence!

Va.

(Le hérault salue et se retire.)

SCÈNE IX.

CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, DUGUESCLIN, L'ABBÉ, BIGOT.

DUGUESCLIN.

Et nous, aux remparts allons en diligence
Tout régler pour notre défense.

BIGOT.

Les Anglais sont nombreux.

DUGUESCLIN.

Qu'importe. Nos moyens
Sont un peu faibles, j'en conviens;
Mais la valeur supplée au nombre.

L'ABBÉ.

Bien dit. Marchons.

DUGUESCLIN, *à sa femme.*

D'où vous vient cet air sombre?

MADAME DUGUESCLIN.

Ce jour...

DUGUESCLIN, *l'interrompant.*

Me rend à vous, à nos braves amis.

MADAME DUGUESCLIN.

C'est un jour malheureux...

DUGUESCLIN.

Oui, pour nos ennemis.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle d'armes dans l'intérieur d'une tour percée de plusieurs fenêtres. Dans le fond est une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLÉBI, FELTON, BREMBRO, GARDES DANS L'ÉLOIGNEMENT.

BREMBRO.

Il faut en convenir, le général Chandos
Ne pouvait relâcher Guesclin plus à propos,
Et mieux servir nos entreprises.
C'est le modèle des vainqueurs.
Sur ma foi, vive les grands cœurs
Pour faire les grandes sottises !

PLÉBI, *à Felton.*

Mais vous, quel intérêt vous a fait desirer
De voir Duguesclin face à face.
Quel fruit d'une entrevue espérez-vous tirer ?
Puisque ce diable d'homme est rentré dans la place,
Le coup est manqué quoi qu'on fasse,
Et le meilleur parti c'est de nous retirer.

FELTON.

Mon cher Plébi, je le confesse,
Je ne m'étais pas attendu
A retrouver Guesclin dans cette forteresse.
Ainsi que vous d'abord je croyais tout perdu;
Mais la réflexion m'a rendu l'espérance;
Et je crois, non sans fondement,
Que Duguesclin dans ce moment
Pourrait fort bien montrer plus d'assurance
Qu'il n'en a véritablement.

PLÉBI.

A conclure ainsi qui vous porte?

FELTON.

Quelques mots à ce juif échappés, Dieu merci,
Dans le bonheur qui le transporte,
Et dont le sens bientôt va nous être éclairci.
Duguesclin est rusé presqu'autant qu'il est brave;
Mais de l'honneur il est sur-tout esclave.
Loin donc de m'en laisser imposer par son air,
Par le ton menaçant qu'il affecte de prendre,
Avant de renoncer à l'attaquer, mon cher,
Je viens savoir s'il est en droit de se défendre.
Mais le voici.

SCÈNE II.

PLÉBI, BREMBRO, FELTON, DUGUESCLIN, L'ABBÉ, *revêtu d'une cuirasse;* SUITE, GARDES.

DUGUESCLIN.

Salut. Je crois lire en vos yeux,
Milord, je ne sais quelle gêne.
Elle est très-naturelle, et je conçois sans peine

Qu'on soit peu satisfait de me voir en ces lieux :
Je conçois sur-tout qu'on y vienne,
Quoique brave, pour y chercher
D'autres figures que la mienne.
Mais lorsque du beau sexe on veut se rapprocher,
Entre nous, devrait-on s'y prendre
De manière à l'effaroucher ?
Si donc auprès de vous il refuse à se rendre,
Ne l'en accusez pas, et daignez me conter,
A moi qui suis chargé de le représenter,
Ce que de votre bouche il refuse d'entendre.

FELTON.

Sire Bertrand, je crois avoir prouvé
Que je fuis peu votre rencontre ;
Et jusqu'à mes revers, il n'est rien qui ne montre
Qu'au champ d'honneur on m'a souvent trouvé.
Trève donc à la raillerie.
Je la crois déplacée en cette occasion,
Où, sur votre invitation,
Je viens...

DUGUESCLIN.

Quoi faire, je vous prie.

FELTON.

La question doit m'étonner.

DUGUESCLIN.

Quoiqu'il en soit, milord, ne pouvez-vous m'apprendre...

FELTON.

Je viens chercher les clefs que vous devez donner
A quiconque osera les prendre.

DUGUESCLIN.

Les prendre entre mes mains, milord !

Or, dites-moi, pour y prétendre
Vous sentiriez-vous assez fort ?

FELTON.

Vous sentiriez-vous assez libre,
Monseigneur, pour m'en empêcher ?
En vain vous voulez le cacher,
Nos moyens ne sont pas en parfait équilibre.

DUGUESCLIN.

Et de là vient votre sécurité.

FELTON.

Au reste, un mot de vérité
Peut dissiper ou combler mes alarmes.
Jurez-moi donc sur votre honneur
Qne l'aveu de votre vainqueur
Vous a rendu le droit de reprendre les armes ;
Que vous n'êtes plus prisonnier.

DUGUESCLIN, *tirant un écrit.*

Si, je le suis encor, je ne puis le nier.
Mais cet écrit vous fait connaître
Qu'à l'instant, grace à vous, je vais cesser de l'être.

FELTON, *après avoir lu.*

Quel contre-temps !

DUGUESCLIN.

Hongar viendra-t-il ?

BIGOT.

Le voici.

DUGUESCLIN.

Bon ! d'après cet accord, souffrez que je vous somme,
Officieux Felton, de recevoir la somme
Qui me donne le droit de vous chasser d'ici.

SCÈNE III.

BREMBRO, PLÉBI, FELTON, DUGUESCLIN, HONGAR, L'ABBÉ; SUITE.

HONGAR.

Sire Bertrand, je devine sans peine
Pour quel noble motif vous me faites chercher:
C'est aux Anglais qu'il faut marcher;
J'y cours: et ce n'est pas uniquement par haine.
J'espère avant peu faire voir
Que la reconnaissance est aussi du courage,
Et que je ferai bon usage
De cette liberté que j'aime à vous devoir.

DUGUESCLIN.

Ami, c'est pour une autre affaire
Que j'ai desiré te revoir.
Tantôt j'étais loin de prévoir
Que l'or que je t'offrais m'était si nécessaire,
Qu'il me faudrait te l'emprunter ce soir.
Faisons bourse commune, et dans cette occurence,
Comme chacun de nous se trouve embarrassé,
Convenons, mon ami, que c'est au plus pressé
Qu'elle appartient de préférence.
Tu ne me réponds rien...

HONGAR.

Je n'ai pas pressenti...

DUGUESCLIN.

Ces quinze mille écus...

HONGAR.

Je suis anéanti...
A suivre vos conseils que n'ai-je été moins preste!

Maudit Juif! de partir il était si pressé.
Usurier très-avide, entremetteur trop leste,
Des trois quarts de notre or il m'a débarrassé,
Et la garnison boit le reste.

DUGUESCLIN.

Me voilà pris.

FELTON.

Allons, montrez-vous résigné.
Le hasard tous les jours ne nous est pas propice.
Il vous rendit plus d'un service;
Il me sert, mais seigneur, rendez-moi la justice
De me croire très-éloigné,
Quand le bonheur vous abandonne,
D'abuser du droit qu'il me donne
Sur vous, vous qui jamais ne m'avez épargné.
Je sais comme on en use avec les grandes ames;
Je sais ce qu'un cœur généreux
Doit à des guerriers malheureux,
Et surtout ce qu'il doit aux dames.
Désarmez à l'instant vos vassaux, vos amis;
Que les postes nous soient remis;
Que la garnison prisonnière
A mes soldats livre le fort,
Je renonce à l'assaut, et je signe un accord
Qui vous y laisse en paix passer la nuit entière.

DUGUESCLIN.

De tant de loyauté je suis vraîment charmé.
Tu crois donc tenir la victoire?
Je prétends cependant t'en disputer la gloire.
Je ne suis pas vaincu pour être désarmé.

(Il quitte ses armes.)

Les lois de l'honneur qui m'arrête,

Ces lois, que tu ne connais pas,
Peuvent bien enchaîner mon bras,
Mais non pas enchaîner ma tête.
Si je ne puis agir, je puis conseiller. Pars.
Tu peux faire sonner l'alarme;
Crois que pour te fermer l'accès de nos remparts,
Il suffit, fussent-ils ouverts de toutes parts,
(Il prend une baguette.)
De mes avis et de cette arme.

FELTON.

(A Plébi.) *(A Duguesclin.)*
Viens... Tu verras dans un moment
Que l'insolence enfin reçoit son châtiment.

DUGUESCLIN.

Je l'espère.

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, DUGUESCLIN, HONGAR, BIGOT,
VASSAUX, SOLDATS.

DUGUESCLIN.

Le péril presse
Et vous brûlez de l'affronter.
Vous avez pour le surmonter
Deux grands moyens, soldats, le courage et l'adresse.
Voici l'instant d'en faire emploi.
Je me remets sous votre garde.
Sachez vaincre aujourd'hui sans moi,
Et songez que je vous regarde.
Mes compagnons, mes vieux amis,
Que chacun aille au poste à sa valeur commis.
(A l'un de ses gens.) *(A Hongar.)*
Toi, reste à cette porte... Et toi...

HONGAR.

Mon capitaine !

DUGUESCLIN.

Tu veilleras, Hongar, à la porte du Maine.

HONGAR.

J'y mourrai.

DUGUESCLIN.

Point du tout; je suis plus exigeant.
A meilleur intérêt je place mon argent.
Il faut y vaincre.

L'ABBÉ.

Et moi, que faut-il que je fasse ?

DUGUESCLIN.

Partout, cher oncle, ici commandez à ma place.
Voici l'épée...

L'ABBÉ.

Oh non! l'église à ses agents
Ne permet pas de se défendre
Avec cette arme-là. J'assomme bien les gens,
Mais je ne dois pas les pourfendre.

DUGUESCLIN.

Je l'oubliais.

L'ABBÉ.

Quant à vous, mes enfants,
Soyez bénis; bientôt vous serez triomphants.
Mais dussions-nous périr, remplissons bien nos tâches;
Pour aller droit là-haut, je ne sais rien de tel.
La peur est un péché mortel;
Point de paradis pour les lâches.

DUGUESCLIN.

Cher oncle, encore un mot.

BIGOT, *à Hongar, pendant que Duguesclin et l'Abbé parlent ensemble.*

Rien n'est encor perdu.

HONGAR, *avec humeur.*

Ce n'est pas notre argent que Felton nous rapporte.

BIGOT.

Qui sait, seigneur?

HONGAR.

Marchons.

DUGUESCLIN.

Vous avez entendu.
Il n'est plus qu'un point qui m'importe.
De combattre avec vous puisqu'il m'est défendu,
Empêchez, par pitié, que d'ici je ne sorte.
Par deux honneurs divers je me sens combattu :
C'est aux verroux de cette porte
A répondre de ma vertu.

L'ABBÉ.

(A madame Duguesclin et à Clémence, qui entrent.)

C'est le plus sûr moyen, n'est-il pas vrai, Mesdames?
Restez à cet appartement.

(Les soldats sortent; et il enferme Duguesclin et les dames.)

SCÈNE V.

CLÉMENCE, DUGUESCLIN, MAD. DUGUESCLIN.

CLÉMENCE.

Mon oncle, en un pareil moment,
Tout doit combattre ici, tout, jusqu'aux femmes.

DUGUESCLIN.

Oui, tout, Clémence, excepté moi;
Maudit honneur, maudite loi!
Celle qui m'eût mis à la chaîne
Me semblerait cent fois moins inhumaine.

MADAME DUGUESCLIN, *à Clémence.*

A la lueur qu'au loin répandent ces brandons,
Vois-tu dans le fossé ce soldat qui s'avance?

DUGUESCLIN.

Oh! s'il m'était permis de saisir une lance!
(par la fenêtre.)
Courage... Allons ferme, Bretons!

MADAME DUGUESCLIN.

Ils sont au pied de ces tourelles!

DUGUESCLIN.

Amis, sur ces félons faites pleuvoir la poix!
Soulevez ces débris! alerte! et de leur poids
Renversez, brisez ces échelles.

CLÉMENCE.

Cet Anglais sur nos murs est prêt à parvenir.

DUGUESCLIN.

Qu'on est beau sur la brèche!...

CLÉMENCE.

Il faut en convenir,
Et d'une et d'autre part on ne peut mieux se battre.

DUGUESCLIN.

Moi seul, comme une femme à l'abri du danger....
Au plan je vois qu'il est quelque chose à changer.
Mais cette porte... Eh bien! voici de quoi l'abattre.

MADAME DUGUESCLIN.

Ici, plus d'un motif vous oblige à rester.

DUGUESCLIN.

Je n'y puis plus tenir, pourquoi donc m'arrêter?

MADAME DUGUESCLIN.

Bertrand, permettez-moi de vous représenter...

DUGUESCLIN.

Je vais voir le combat, je ne vais pas combattre.

MADAME DUGUESCLIN.

Sans arme, imprudemment, vous allez vous jeter
Au milieu du péril extrême...

DUGUESCLIN.

Non, je vais faire exécuter
Ce qu'il m'est défendu d'exécuter moi-même,

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN.

MADAME DUGUESCLIN.

N'allez pas oublier vos serments.

CLÉMENCE.

Le penser,
Ah! ma tante, c'est l'offenser.
Lui-même il se faisait injure
Quand il osait douter de lui.
Des chaînes où le sort le retient aujourd'hui,
Sa parole seule était sûre;
D'ici, bien qu'il se soit enfui,
Il la tiendra.

MADAME DUGUESCLIN.

Felton, abusant de la chaîne
Où la loyauté le retient,
Vient jusques sous ses yeux dévaster son domaine;

Dans sa fureur s'il se contient,
Sa force, ma Clémence, est vraiment plus qu'humaine.

CLÉMENCE.

Jamais le courage et l'honneur
N'ont été mis à plus cruelle épreuve.

MADAME DUGUESCLIN.

Alternative affreuse et neuve,
Où l'excès de vertu l'a jeté.

CLÉMENCE.

Quel bonheur,
Qu'il soit ici pourtant! on le voit, on le nomme,
On sait qu'on agit sous ses yeux;
Est-il si bon soldat qui ne vaille encor mieux,
S'il sait être vu d'un grand homme.

MADAME DUGUESCLIN, *regardant par la fenêtre.*

Au dehors, mon enfant, que s'est-il donc passé?

CLÉMENCE.

Il semble que l'ennemi cède.

MADAME DUGUESCLIN.

Un secours imprévu viendrait-il à notre aide?

CLÉMENCE.

Si Clisson... L'assaut a cessé.

MADAME DUGUESCLIN.

Plus de feu, plus de bruit; mais la cloche résonne.

CLÉMENCE.

Et n'est-ce pas minuit qui sonne?

SCÈNE VII.

CLÉMENCE, CAURELAI, DUGUESCLIN, MADAME DUGUESCLIN.

CAURELAI.

Oui, nous avons la paix.

DUGUESCLIN.

Soyez le bien-venu.
Le courier donne encor du prix à la nouvelle.

MADAME DUGUESCLIN *et* CLÉMENCE.

La paix !

CAURELAI.

Si ma vîtesse eût égalé mon zèle,
Quel malheur j'aurais prévenu !

DUGUESCLIN.

Le malheur n'est pas grand, Caurelai, puisqu'en somme
Nous avons repoussé Felton sans perdre un homme;
Mais lui, d'affaire encor n'est pas sorti.

CAURELAI.

Vous auriez pu lui faire un fort mauvais parti...

DUGUESCLIN.

Si certain usurier n'eût remporté la somme
D'où dépendait ma liberté...

CAURELAI.

Si vous vous étiez su racheté...

CLÉMENCE, MAD. DUGUESCLIN, DUGUESCLIN.

Racheté !

CAURELAI.

Quand j'y pense, pour lui vraîment la peur me gagne.

DUGUESCLIN.

Je serais racheté?

CAURELAI.

Oui, racheté.

DUGUESCLIN.

Chanson!
Qui diable a payé ma rançon?

CAURELAI.

Qui? la duchesse de Bretagne.

DUGUESCLIN.

Non l'épouse du duc que je combattais?

CAURELAI.

Si.

DUGUESCLIN.

Je lui devrais ma délivrance?

CAURELAI.

Oui.

DUGUESCLIN.

Je me croyais jusqu'ici
Le plus laid chevalier de France;
Je change d'avis, et, ma foi,
Puis-je faire autrement, ma femme,
Quand une belle et noble dame
Se met en frais ainsi pour moi?

CAURELAI.

Ce n'est pas tout: sachez que plein d'estime
Pour ce courage magnanime
Que vous avez long-temps déployé contre lui,
Le nouveau duc confirme, en sa munificence,
Les dons que son rival, dont vous étiez l'appui,
Vous fit dans sa reconnaissance.
Conformément aux vœux de son prédécesseur,
Soyez de ce château paisible possesseur.

DUGUESCLIN.

Pour mon premier seigneur j'aurai toujours des armes;
Au nouveau toutefois mon hommage est acquis;
Et croyez qu'il m'a plus conquis
Par sa bonté que par ses armes.
Il n'aura pas de vassal plus soumis.
Mais qu'apportez-vous là, Bigot?

SCÈNE VIII.

CAURELAI, CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, DUGUESCLIN, BIGOT.

BIGOT.

Une cassette,
Trésor qu'un inconnu dans mes mains a remis
Pour vous.

DUGUESCLIN.

Elle est pleine d'or, mes amis.

BIGOT.

Elle contient votre rançon complette.
Pour en fournir leur part que de gens accourus!

DUGUESCLIN.

Et qui donc?

BIGOT.

Si jamais monsieur te le demande,
Dit l'inconnu, réponds: *Ceux qu'il a secourus.*
Et j'en crois la liste assez grande.

SCÈNE IX.

ISSACAR, HONGAR, FELTON, *désarmé*, BIGOT, CLÉMENCE, DUGUESCLIN, MADAME DUGUESCLIN, CAURELAI, SOLDATS.

HONGAR.

Oui, tu me rendras tout, jusqu'au moindre denier.

ISSACAR.

Contre le droit des gens on me fait prisonnier.
Je ne suis pas homme de guerre,
Je suis neutre.

DUGUESCLIN.

Felton, je n'imaginais guère
Que la chance aujourd'hui tournerait de façon
Que vous rembourseriez les frais de sa rançon.
Vous entendez peu l'art des sièges.

FELTON.

Vous entendez peu l'art des pièges;
Et de plus ce maudit Clisson....

CLÉMENCE.

Clisson est arrivé!

HONGAR.

Ses gens et son courage
Nous ont fort servi, j'en conviens.

FELTON, *à Caurelai.*

Milord, que venez-vous faire en ces lieux?

CAURELAI.

J'y viens
Jouir de vos succès.

L'ABBÉ.

A quand le mariage ?

DUGUESCLIN.

La dot est retrouvée, et dès ce soir, je croi....

SCÈNE X.

ISSACAR, HONGAR, FELTON, BIGOT, CLÉMENCE, MADAME DUGUESCLIN, DUGUESCLIN, LE HÉRAULT, *aux armes de France*, CAURELAI, SOLDATS.

DUGUESCLIN.

Qu'est-ce encor ?

LE HÉRAULT.

Monseigneur, un message du roi.

MADAME DUGUESCLIN.

O surcroît d'honneur et de joie !

DUGUESCLIN.

Parlez ; qu'ordonne-t-il de moi ?

LE HÉRAULT.

Avant tout, monseigneur, sachez qu'il vous envoie
Votre rançon.

DUGUESCLIN.

C'est un enchantement.
Si ce jour, mes amis, finit comme il commence,
De pauvre que j'étais encor dans le moment,
Je finirai par être, incontestablement,
Le plus riche seigneur de France.

LE HÉRAULT.

De plus apprêtez-vous à partir pour Paris.

DUGUESCLIN.

A Paris ! et pourquoi ?

LE HÉRAULT.

Lisez, monseigneur.

DUGUESCLIN, *à madame Duguesclin.*

Lis.

MADAME DUGUESCLIN *lisant.*

« Cher et féal Bertrand, salut : par ces présentes
« Nous vous donnons à savoir
« Que de notre bon vouloir,
« Et pour causes suffisantes,
« Ouïs nos conseillers et la publique voix,
« Dont notre oreille en vain ne fut jamais frappée,
« Vous êtes Connétable ; en signe duquel choix
« Nous vous envoyons cette épée. »

CAURELAI.

Choix digne d'un grand souverain !

MADAME DUGUESCLIN.

Notre bonheur passe mon espérance.

DUGUESCLIN.

Si jamais cette épée est oisive en ma main,
C'est que nous n'aurons plus que des amis en France.
Caurelai, vous restez ici jusqu'à demain.
Vous, Milord, reprenez courage :
Je sens ce que pour vous ce jour a d'affligeant ;
Mais enfin tout s'arrange avec un peu d'argent ;
Issacar peut encor vous en prêter.

ISSACAR.

Sur gage.

DUGUESCLIN.

Ne pensons qu'à la noce ; officiers ou soldats,
Bretons, Français, Anglais, ici tout est convive :
Aux plaisirs, ainsi qu'aux combats,
Mes amis, qui m'aime me suive.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.